

società stessa, al di là di ogni legge e di ogni sistema, vale a dire nel «domaine du mal, et en tant que telle expulsée ou marginalisée» (p. 695).

[MARCO STUPAZZONI]

THOMAS CONRAD, *Balzac, l'épique et l'encyclopédique*, «Romantisme» 172, juin 2016, pp. 35-45.

L'A. studia i modelli costitutivi della *Comédie humaine* in quanto opera ciclica a vocazione totalizzante secondo una duplice prospettiva: quella che individua nel modello enciclopedico e cognitivo l'unità e la coerenza dell'opera balzachiana, e quella che coglie nella rappresentazione finzionale della realtà le tracce del modello epico, «inyoquant l'unité concrète du monde qu'il représente». È, in particolare, nella concezione e nella rappresentazione dei personaggi che si esplicitano le modalità e le dinamiche dell'interferenza continua di questi due paradigmi divergenti. Da un lato, l'idea e la creazione del personaggio come tipo; dall'altro, «sa constitution en tant que personnage reparaissant, assurant l'unité épique du cycle» (p. 35).

[MARCO STUPAZZONI]

CYLIANI, *Hermès svelato, dedicato alla posterità*, introduzione traduzione e note di Massimo Marra, in appendice l'edizione originale del 1832, Roma, Edizioni Mediterranee, 2017, 168 pp.

Voilà un libro remarquable, qui nous est offert par le spécialiste italien le plus important de l'histoire de l'alchimie, et qui propose un aperçu élargi des sources ésotériques de la *Recherche de l'absolu* de Balzac, en plus d'une traduction italienne très bien faite suivie du texte original. *Hermès dévoilé* paraît à Paris en 1832, et il connaît un large succès public, si bien que jusqu'à la Belle Époque il demeure comme un livre de chevet.

C'est un livre mystérieux, paru sous pseudonyme, et dont l'auteur est inconnu; le pseudonyme au contraire d'un côté fait allusion à la nymphe Cillène, nourrice d'Hermès, de l'autre à Cillénus, l'un des fils d'Élatus, dont le nom signifie «sans bras ni jambes». Cela correspond en effet, comme nous le dit l'auteur, au Mercure des philosophes figé dans l'art. Tout cela n'a apparemment rien à faire avec l'histoire littéraire, sauf sans doute l'intrigue du livre, présentant comme personnage principal un chercheur persécuté par le sort, et reprenant ainsi une tradition qui remonte à Bernardo Trevisano. L'auteur souligne la tentation autobiographique des expériences de l'alchimiste pour toucher à la pierre: les désastres économiques, les escroqueries, les longs voyages, les espoirs toujours renvoyés, les malheurs et l'isolement dans sa propre famille, qui le considère comme un fou. Il retrouve donc dans *L'Homme dévoilé* le bagage des lectures alchimiques auxquelles tous les initiés s'étaient abreuvés. Ce qui est intéressant pour un discours littéraire est le rapport établi avec Balzac, dont la *Recherche de l'absolu* paraît deux ans après, en 1834. L'auteur rappelle que ce furent Gay-Lussac et Chevreul de fournir à l'écrivain les notions de chimie auxquelles Balzac fait allusion dans son œuvre. Pourtant Sainte-Beuve, qui n'est pas un critique balzacien des plus sensibles, fait allusion à un autre modèle scientifique littéraire, c'est-à-dire justement *L'Homme dévoilé*, dont il écrit, tout en parlant de Balzac, une critique très élogieuse.

L'auteur montre la bizarrerie de cet éloge, relatif à une œuvre qui n'est pas bien écrite, avec des fautes de grammaire que Sainte-Beuve est forcément obligé de remarquer. Sainte-Beuve montre les points de contact, de plus il met en évidence la spontanéité d'écriture de Cyliani et sa fraîcheur de style. La question du rapport entre *L'Homme dévoilé* et la *Recherche de l'absolu* reste quand même douteuse, selon l'auteur, car, si Balzac n'avait sans doute pas lu Bernardo Trevisano o Zacharie, il devait bien connaître les éditions de Bernard Palissy (1510-1589) qui jouissaient d'une large diffusion et qui avaient influencé le même Cyliani. L'auteur retrace les livres dont le jeune Balzac avait pu profiter dans la bibliothèque de sa mère, swedenborgienne, et il met en évidence qu'aussi bien de la part de son père que de sa mère Balzac entra en contact avec la franc-maçonnerie ésotérique. Il parcourt finalement la critique ésotérique du XIX^e siècle en montrant les études sur les connaissances ésotériques de Balzac, et il déniche une faute de Jules Claretie, selon lequel Balzac emprunta à Eliphas Lévi quelques idées insérées dans *Louis Lambert* et *Séraphita*. L'auteur nous avertit à ce sujet que Balzac avait connu Eliphas Lévi chez Mme de Girardin en 1839, lorsque Lévi n'avait pas encore abordé ses études occultistes. C'est chez Henri La-touche au contraire, appartenant à l'ordre martiniste, que Balzac retrouve la théorie de la volonté magique qui l'avait déjà séduit lorsqu'il était enfant.

[IDA MERELLO]

JULES MICHELET, *La Sorcière*, préface de Richard Millet, édition de Katrina Kalda, Paris, Gallimard, 2016, «Folio classiques», 469 pp.

Cet essai fort connu sur la figure féminine réhabilitée par Michelet trouve en ce volume de la collection «Folio classiques» une édition séparée, établie par Katrina Kalda, avec chronologie, notice, bibliographie et notes rapides, qui contribue à la rendre facilement accessible à tout public dans l'immense œuvre de l'historien romantique, souvent plus évoquée que véritablement lue.

La Sorcière est un ouvrage curieux, organisé, après une brillante introduction, en deux livres assez différents. Le premier, en douze chapitres, retrace l'évolution de cette exclue sociale, à la fois menaçante et secourable, depuis la fiancée de Corinthe antique jusqu'aux empoisonneuses et aux officiantes de messes noires sous Louis XIV en passant par les humbles serves médiévales, devenues rebelles par leur complicité avec Satan. Le second, également en douze chapitres, se penche sur les sorcières aux procès retentissants des XVII^e et XVIII^e siècles, notamment les possédées de Loudun et Catherine Cadière la provençale, cas que le long séjour de l'auteur à Toulon en 1861 finit par rendre un peu disproportionné tant ces archives le passionnèrent.

Autant l'introduction est originale et hardie, renversant totalement les préjugés en faisant de la sorcière une «voyante», qui se fait médecin populaire contre la tyrannie sociale et cléricale, autant les multiples sources (manuels d'Inquisition, minutes parlementaires, témoignages d'ordres monastiques) que Michelet reconnaît avoir «épuisé[es]» pour son enquête trente ans durant (p. 33) se font un peu envahissantes dans cette dernière partie, trop marquée d'un manichéisme anticlérical que son excès rend finalement moins convaincant. On leur préfère, dans la première, les évocations, peut-être trop poétisées, mais si belles,